

TRANSGENRES,
CE QU'EN DIT LA SCIENCE

LES NOUVELLES BERGÈRES
DES PYRÉNÉES

NATIONAL GEOGRAPHIC

SPÉCIAL RUSSIE

ENQUÊTE SUR
LA GÉNÉRATION
POUTINE

PUTORANA,
LE MONDE PERDU
DE SIBÉRIE

BEL: 6 € - CH: 9,90 CHF - CAN: 7,99 CAD - D: 7,50 € - ESP: 7 € - GR: 7 € - ITA: 7 € - LUX: 6 € - PORT: 6 € - TUR: 7 € - DOM: Avon: 7,5 € - Maroc: 6,5 DH - Tunisie: 10 TND - Zone CFA: Batalem: 4.000 XAF - Zone CFP: Avon: 1.600 XPF - Batalem: 650 XPF.

PRISMA MEDIA

M 04020 - 208S - F: 5,50 € - RD



JANVIER 2017



LES NOUVELLES BERGÈRES DES PYRÉNÉES

Aujourd'hui, près de la moitié des cabanes d'estive du Béarn sont occupées par des femmes. Elles ont dû batailler pour s'imposer dans un milieu d'hommes. Mais quelle nouvelle vie!



En vallée d'Aspe, Élise, aidée d'une amie, fait pâturer son troupeau de 200 brébis jusqu'à la tombée de la nuit. Le premier village est à trois heures de marche.

SYSTÈME D

Claire, bergère en estive à Anéou, en vallée d'Ossau, revient de la traite matinale. Elle transporte ses bidons de lait de 20 l sur l'ancienne poussette de sa fille, Hermine.



L'APPRENTISSAGE

Agnès est stagiaire et passe son premier été comme bergère à Ibech, en vallée d'Ossau. Son estive se trouve à une demi-heure en voiture –et par des chemins– de Bielle, un village de 430 habitants.



Sa révélation, Isabelle l'a eue à 40 ans. Elle n'avait jamais mis les pieds en montagne. « Il y a une douzaine d'années, une amie m'a invitée à suivre une transhumance. Je me suis retrouvée face à 400 brebis qui paissaient tranquillement.

Quand le berger a sifflé son chien, en une fraction de seconde, tout le troupeau a dégringolé la pente. C'était magnifique ! J'ai pleuré. Et je me suis dit : c'est ça que je veux faire ! »

Isabelle occupe désormais une cabane d'estive perchée à 1600 m, dans les Pyrénées. Elle la partage avec son fils de 4 ans et avec Anne, son associée, elle aussi ex-citadine, originaire de Rouen.

Elles ne sont pas un exemple isolé. En Béarn, de plus en plus de femmes quittent la ville pour embrasser le métier de bergère, mues par un désir de retour à la nature et à une vie plus saine. Ce que confirme Jean-Luc Boucheron, ancien directeur de la formation de berger-vacher transhumant au lycée professionnel agricole d'Oloron-Sainte-Marie (Pyrénées-Atlantiques) : « Elles étaient une ou deux par promotion, au début, pour arriver à la parité dans les dernières années. »

Le Béarn, dans le nord-ouest des Pyrénées, compte 200 estives, des cabanes d'altitude. Là séjournent les bergers qui font paître leurs brebis dans les hauteurs et fabriquent un fromage plus riche et goûteux que celui produit pendant l'hiver à l'exploitation, au village. Les plus éloignées sont à plus de trois heures de marche de la route. Cela n'effraie pas les nouvelles bergères. Près de la moitié des estives abritent des couples ou des familles, et une bonne dizaine sont occupées exclusivement par des femmes, seules ou à deux.

Des rires d'enfants en pleine montagne, parfois des pleurs, c'est le quotidien de Marie quand ses filles Lila et Suzon, âgées de 5 et 3 ans, la rejoignent

à l'estive. Cette bergère de 34 ans est salariée au plateau du Soussouéou pendant l'été. Elle y garde 200 brebis pour un éleveur qui, lui, demeure en bas pour faire les foin. À l'aube, Marie est déjà à l'œuvre dans la salle de traite, une installation de bric et de broc en planches, recouverte de tôle.

« À 9 heures, en principe, j'ai fini. C'est le moment où mes filles se lèvent. Je mets le lait à cailler, et je suis disponible pour les faire petit-déjeuner. En même temps, je garde un œil sur la fromagerie, puis je fabrique deux ou trois tommes, parfois quatre, selon la quantité de lait. »

Une fois les fromages terminés, Marie envoie les brebis paître, puis casse la croûte – elle n'a rien avalé depuis le matin. Après la sieste, elle enfle le porte-bébé pour Suzon, chausse Lila, attrape son bâton, et toutes les trois partent rejoindre le troupeau. « Le terrain est abrupt, il n'y a pas de sentier, des pierres dégringolent à cause des brebis juste au-dessus. C'est vraiment dangereux. Je ne peux pas m'occuper à la fois de mes filles et du troupeau. Ma sœur vient m'aider quinze jours par mois ; le reste du temps, elles sont avec leur père. Je me rends compte que mon rêve d'être bergère avec mes enfants est difficile à réaliser. »

Voilà encore quarante ans, la profession était l'apanage des hommes, surtout des cadets de famille célibataires. En été, ils transhumaient d'une cabane à l'autre, à mesure que l'herbe venait à manquer. En hiver, ils partaient dans le Gers ou en Gironde, où le troupeau trouvait de quoi pâturer. Le métier était alors bien souvent subi par ces hommes. Aujourd'hui, pour les

TÂCHES QUOTIDIENNES Après la fabrication du fromage, Agnès et Yves, l'un des deux bergers avec qui elle partage la cabane, nettoient les bidons de lait. Contrairement à d'autres estives, celle-ci dispose de l'eau courante.



jeunes qui l'adoptent, il est une passion, un engagement presque militant, aux antipodes du consumérisme et des turpitudes citadines.

Pour les nouvelles bergères, c'est clair : vivre du pastoralisme, c'est vouloir vivre autrement. Il n'y a pas si longtemps, les femmes restaient cantonnées à la ferme et aux tâches ménagères. Annie, 60 ans, est l'une des premières à avoir passé l'été en montagne. Elle se souvient des foudres de sa belle-mère lorsqu'elle voulait rejoindre son mari à l'estive : « Qu'est-ce que tu vas aller faire seule, là-haut, avec tous ces hommes ? »

Les conditions de vie dans les cabanes étaient alors moyenâgeuses : une cheminée, une table, quelques chaises sur un sol de terre battue ; parfois, une simple bâche en guise de toit. Les bergers se serraient à sept ou huit dans l'espace réduit et sombre. Ce n'est que dans les années 1990, avec l'adaptation des salles de fabrication aux normes européennes, que l'eau chaude a été installée, puis les sanitaires et des chambres distinctes du lieu de vie. Ce peu de confort a permis aux familles – et aux enfants – de monter. Nombre d'entre elles passent maintenant tout l'été là-haut, avec les jouets, la chaise haute, le nécessaire pour les plus petits. Souvent, en juin, les enfants ratent les derniers jours d'école pour suivre leurs parents.

Pour les femmes, la place reste difficile à prendre. « L'estive, c'est un métier d'homme ! », assène un berger sur le ton de la provocation.

En vallée d'Aspe, Camille, la petite trentaine, originaire de Lyon, bardée de diplômes, rêve de s'installer bergère. En vain, pour l'heure. « J'aime les animaux, j'aurais voulu être vétérinaire. Mais, quand j'ai découvert le métier de berger, ça m'a tout de suite plu. » De nombreux exploitants agricoles partent à la retraite et auraient des terres et des bâtiments à céder. Mais ce sont les voisins qui les rachètent pour s'agrandir, ne laissant pas la chance aux jeunes de s'installer. Encore moins s'il s'agit d'une femme, et qu'elle vient de loin.

« Je ne désespère pas, confie Camille. Je me suis fait élire au conseil municipal, j'apprends le béarnais, je fais tout pour m'intégrer. Je veux m'installer à Lescun, et nulle part ailleurs. Et quand on me demande pourquoi je m'obstine à vouloir rester ici, il n'y a qu'à ouvrir les yeux ! Ces paysages, ces montagnes, c'est juste magique ! »

La seule solution serait de devenir bergère sans terre, en louant « l'herbe sur pied » – payer des propriétaires pour faire pâturer ses brebis sur leurs terrains. C'est le statut qu'a choisi Élise, 35 ans, depuis qu'elle s'est installée, après sept années de salariat. « Je ne me suis plus entendue avec mon patron : ses blagues bien grasses, ses allusions déplacées, c'était pesant. »

En 2010, Élise lance un financement participatif auprès de sa famille et d'amis pour parrainer l'acquisition de son troupeau. Elle récolte de quoi acheter 200 têtes d'une race pyrénéenne en déclin, des manechs à tête noire. Ces brebis cornues, à la laine longue, sont d'excellentes montagnardes, mais pas les meilleures laitières. Qu'importe si Élise ne produit pas beaucoup de fromage, elle privilégie la qualité à la rentabilité. En été, elle loue une estive en vallée d'Aspe, où elle monte de début mai à fin septembre. Le reste de l'année, elle achète l'herbe sur pied, en plaine.

Autrefois, les bergers sous ce statut étaient vus comme des vauriens et risquaient d'être chassés d'un jour à l'autre. Leur situation reste précaire. De plus en plus, des accords verbaux remplacent les baux signés pour la location de pâturages. Les propriétaires peuvent ainsi récupérer leurs terrains à tout moment.

UNE AFFAIRE DE FAMILLE
L'estive de Magnabaigt, en vallée d'Ossau, était occupée depuis près de trente ans par les sœurs Pénen. Malgré le récent décès de Monique (photo du bas), sa sœur Brigitte et leurs filles vont poursuivre l'exploitation. Les époux restent en plaine pour faire les foins.

« L'estive, c'est un métier d'homme ! », assène un berger sur le ton de la provocation.





LE DÉPART EST UNE FÊTE

C'est le jour de la montée vers les estives. Anne mène son troupeau dans Bilhères, en vallée d'Ossau. La transhumance est une fête; de nombreux voisins et amis la suivent. Elle se déroule à pied, de l'exploitation à la montagne, soit près de 30 km.



(suite de la page 76) Les deux cabanes d'Élise à l'estive sont modiques. La première n'a ni eau ni électricité ; la source se situant à 200 m, elle doit y descendre chaque jour avec son âne pour remplir ses bidons. La seconde, plus en altitude, est plus grande, mais n'a pas de salle de fabrication. Élise se fait livrer une construction modulaire par hélicoptère, avec tout le matériel nécessaire pour confectionner son fromage : chaudron, réchaud, bouteilles de gaz. Un service proposé par le Parc national des Pyrénées pour aider les bergers.

Le préfabriqué est redescendu à la fin de l'été, et remonté au printemps suivant. Là-haut, Élise vit comme jadis. Elle traite à la main, fait tout à pied, et n'aurait pas voulu d'une estive en bord de route : « Ça n'a pas le même charme ! »

Dans les Pyrénées-Atlantiques, 200 exploitations agricoles disparaissent par an faute de repreneur. Il reste toutefois très difficile de s'y installer, hors cadre familial. Les propriétaires refusent souvent de céder leurs biens à des « étrangers », ou les vendent trop cher. Du coup, nombreux sont les jeunes qui, comme Camille et Élise, cherchent à s'installer pendant des années. Au risque de s'essouffler et de renoncer.

Émilie est une exception. Elle a réussi sa reconversion en moins d'un an. Après avoir décroché un master en aménagement et développement du territoire, puis un CDI et un bon salaire, elle décide de changer de vie sur un coup de tête. Elle sollicite l'ami d'un ami, agriculteur, pour travailler chez lui. L'homme n'est guère emballé, mais Émilie insiste : « Je ne veux pas être payée, j'ai juste envie d'apprendre ! »

Finalement, l'agriculteur accepte et, très vite, lui laisse une grande autonomie dans son travail : traite des brebis, soins, fabrication du fromage,

PAR TOUS LES TEMPS À l'estive de Bonaris, en vallée d'Aspe, Camille garde son troupeau quelle que soit la météo. C'est une obligation, en montagne, pour ne pas perdre de brebis.

agnelages. Émilie dénêche ensuite un éleveur à la retraite disposé à lui louer ses terres et bâtiments. Il lui propose un bail de vingt-cinq ans, et s'engage même à l'aider pour les foins. Une aubaine !

Les femmes s'imposent petit à petit, redonnant une perspective à ce métier dont on disait qu'il fallait être né dans ce milieu pour l'exercer. Si, au départ, la majorité des bergers les ont regardées d'un air narquois, beaucoup ont été surpris par leur savoir-faire et leur témoignent maintenant du respect. Certains employeurs préfèrent même embaucher une bergère plutôt qu'un berger, les jugeant plus attentives, plus soigneuses avec les brebis et dans la fabrication du fromage.

L'évolution n'est pas spécifique au Béarn. Dans les massifs alpins, le pourcentage de bergères salariées atteint presque 50 %, mais celles qui s'y installent à leur compte restent très minoritaires. Les Pyrénées ont un avantage de taille par rapport aux Alpes : l'élevage de brebis y prédomine. Un animal plus facile à maîtriser qu'une vache pour une femme seule, notamment en cas de blessure, lorsqu'il faut retourner la bête pour la soigner.

Il est 6 heures du matin à la cabane de Cap de Pount, à 1600 m d'altitude. Les premières lueurs du jour nimbent les sommets. Le froid est mordant. Anne et Isabelle sont déjà debout pour la traite. Chacune assise sur sa caisse, elles font gicler le lait dans un broc en aluminium. « C'est à celle qui traite le plus vite !, plaisante Isabelle. À ce jeu-là, c'est moi qui gagne ! »

Une bonne bergère peut tirer 25 l à l'heure, parfois plus. À peine le temps de finir que les premiers randonneurs sont là. Deux fois dans l'été, l'association locale des éleveurs transhumants propose une opération « cabanes ouvertes » pour les touristes. « Lorsqu'ils arrivent, certains sont un peu surpris de voir deux femmes, note Isabelle. L'image du berger avec son béret, son bâton, reste ancrée dans l'imaginaire des gens. Mais, généralement, ils repartent satisfaits, et nous achètent même un petit morceau de fromage ! » □

Souvent, les propriétaires refusent de céder des biens à des « étrangers », ou les vendent trop cher.